Les aléas du « mot » dans la tradition grammaticale arabe : conditions taxinomiques, sémantiques et morphophonologiques de son appréhension

Marie Viain

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/4817>

DOI : 10.4000/beo.4817

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 65-76

ISBN : 978-2-35159-731-6

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Marie Viain, « Les aléas du « mot » dans la tradition grammaticale arabe : conditions taxinomiques, sémantiques et morphophonologiques de son appréhension », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], LXV | 2017, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/beo/4817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/beo.4817>

Les aléas du « mot » dans la tradition grammaticale arabe : conditions taxinomiques, sémantiques et morphophonologiques de son appréhension

Marie VIAIN

Résumé : Dès les premiers écrits grammaticaux arabes, les mots de la langue sont appréhendés en termes de « parties du discours ». Or, la division taxinomique des traités par parties du discours à partir du IV^e/X^e siècle et, en particulier, l'évolution du contenu du chapitre dédié aux particules révèlent l'établissement progressif d'une conception morphémique du « mot », avant que celui-ci ne soit défini en ce sens au VI^e/XII^e siècle dans le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarī (m. 538/1144). La taxinomie est ainsi indice, voire facteur heuristique de l'élaboration de cette définition. Par ailleurs, le séquençage des unités de la langue arabe, ses étapes, manifestées notamment dans la *Muqaddima* d'Ibn Bābašād (m. 469/1077), et ses raisons graphiques, sémantiques et morphophonologiques, explicitées par Raḍī al-Dīn al-Astarābādī (m. 685/1287) dans son *Šarḥ al-Kāfiya*, semblent remettre en question l'efficacité du concept de mot.

Mots-clés : grammaire arabe, parties du discours, mot, taxinomie.

Abstract: From the beginning of Arabic grammar and in its first treatises, the language has been divided into “parts of speech”. However the taxonomic division of grammar books by parts of speech from the 4th/10th century and particularly the evolution in the content of the chapter devoted to particles reveals the gradual establishment of a morphemic approach of the “word” before it is defined within this meaning in the 6th/12th century in Zamaḥṣarī (d. 538/1144)’s *Mufaṣṣal*. Therefore taxonomy is a sign and even maybe a heuristic factor of this definition emergence on one hand. On the other hand the sequencing of the Arabic language into units seems to question the value of the word concept, if we consider how Ibn Bābašād (d. 469/1077)’s *Muqaddima* deals with this sequencing at this stage of the process and which graphic, semantic and morphophonological problems it leads to, as explained by Raḍī al-Dīn al-Astarābādī (d. 685/1287) in *Šarḥ al-Kāfiya*.

Key-words: Arabic grammar, parts of speech, word, taxonomy.

تلخيص : تنقسم اللغة العربية ، منذ بدايات التأليف في النحو العربي ، إلى ما يسمى « أقسام الكلام » ثم إن تقسيم أبواب الكتب النحوية انطلاقاً من أقسام الكلام منذ القرن الرابع/العاشر وبشكل خاص تحول مضمون قسم الحروف يشيران إلى مراحل إيجاد مفهوم « الكلمة » بمعنى المرفيم قبل تحديدها بشكل صريح في القرن السادس/الثاني عشر في مفصل الزمخشري [ت ١١٤٤/٥٣٨] بالتالي فإن التبويب يدل على مراحل إنشاء هذا التحديد بل من المفترض أن يكون قد ساعد في كشفه لكن بالمقابل فإن تقسيم اللغة العربية إلى أقسام كلام يطرح على طاولة النقاش فائدة مفهوم الكلمة ، ذلك إذا ما نظرنا إلى مقدمة ابن بابشاذ [ت ١٠٧٧/٤٦٩] التي تشكل مرحلة من مراحل هذا التقسيم وكذلك إلى المسائل الخطية المعنوية الصرفية المتعلقة به التي يبينها رضي الدين الأستراباذي [ت ١٢٨٧/٦٨٥] في شرح الكافية.

الكلمات المحورية : علم النحو ، أقسام الكلام ، الكلمة ، التبويب.

Dès les premiers écrits grammaticaux arabes, les mots de la langue sont appréhendés en termes de « parties du discours ». Or, la division taxinomique des traités par parties du discours à partir du IV^e/X^e siècle et, en particulier, l'évolution du contenu du chapitre dédié aux particules, révèle l'établissement progressif d'une conception morphémique du « mot », avant que celui-ci ne soit défini en ce sens au VI^e/XII^e siècle dans le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarī (m. 538/1144).

Dès lors, deux aspects de la question nous semblent dignes d'être approfondis : d'une part, le rôle de la taxinomie comme indice, voire facteur heuristique de l'élaboration de cette définition ; et, d'autre part, le séquençage des unités de la langue arabe, les raisons graphiques, sémantiques et morphophonologiques qui y ont présidé, ainsi que les étapes de ce processus.

Nous tâcherons d'apporter une contribution personnelle à la question, par l'analyse de ses aspects taxinomiques et l'intégration d'informations peut-être mal connues, tirées de la *Muqaddima* d'Ibn Bābaṣād (m. 469/1077), étape intéressante du processus définitoire considéré.

La taxinomie : indice, voire facteur heuristique de l'élaboration d'une définition du « mot »

Aux origines de la définition du « mot » en grammaire arabe : un découpage par « parties du discours »

En arabe, le concept de mot se dégage originellement d'une distinction des parties du discours (*aqsām al-kalām*), celles-ci n'étant pas nécessairement d'une graphie indépendante : en témoigne l'usage ambigu du vocable « *ḥarf* » chez les premiers grammairiens arabes, pour qui le terme renvoie tantôt à un segment non significatif, phonème ou séquence orthographique, tantôt à un segment significatif, morphème (plus petite unité significative isolable par segmentation d'un lemme) ou lemme (unité significative autonome constituante du lexique). Dès Sībawayhi (m. vers 179/796), dont le *Kitāb* constitue la plus ancienne grammaire arabe à nous être parvenue, *ḥarf* réfère également à une partie du discours distincte du nom et du verbe, et traduite par « particule » : « un mot (*ḥarf*) venant pour une signification (*maʿnan*) et qui n'est ni un nom (*ism*) ni un verbe (*fiʿl*) » (*Kitāb*, I, p. 12). Ce sens spécifique deviendra peu à peu exclusif dans l'emploi de *ḥarf* en tant que segment significatif. La classification de la matière grammaticale par catégories de mots instaurée par Ibn al-Sarrāğ (m. 316/928), en particulier celle de la morphosyntaxe, contribue notamment à une telle restriction d'usage.

La division des unités de langue en parties du discours : nom, verbe et particule, traditionnelle en grammaire arabe dès Sībawayhi, qui les énumère dans son chapitre introductif (*Kitāb*, I, p. 12), acquiert en effet de l'importance au IV^e/X^e siècle à travers le *Kitāb al-uṣūl* d'Ibn al-Sarrāğ. Outre qu'elles constituent chez ce grammairien la division

fondamentale de la section consacrée à la syntaxe, les parties du discours font dans son introduction l'objet d'un effort définitoire nouveau. Le nom, dont Sībawayhi se contente de donner des exemples, y est défini sémantiquement comme « ce qui renvoie à une notion simple (*maʿnan mufrad*) », par opposition au verbe qui « renvoie à une notion et à un temps, ce temps étant soit passé, soit présent, soit à venir » (*Uṣūl*, I, p. 36). Quant à la particule, elle est définie comme « ce qui ne peut ni recevoir de prédicat, ni être prédicat (*ḥabar*) » (*Uṣūl*, I, p. 40).

La division de la morphosyntaxe par parties du discours devient progressivement un mode de classification canonique chez les grammairiens arabes. Si la nature des éléments linguistiques classés dans les chapitres du nom et du verbe reste globalement stable d'un traité à l'autre, le contenu du chapitre de la particule manifeste en revanche une évolution chronologique du plus haut intérêt quant à l'extension de cette catégorie de mot, et, partant, quant à la compréhension du concept de « mot » et de son élaboration progressive.

La taxinomie des particules : évolution vers une conception morphémique du « mot »

Entre les deux pôles que constituent le *Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāğ, premier à recenser les particules en tant que telles (et non en tant que régissants, par exemple), et le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarī, qui définit le « mot » pour la première fois, nous avons choisi comme point de comparaison la *Muqaddima* d'Ibn Bābašād, chronologiquement intermédiaire, et dont le chapitre des particules est particulièrement développé.

La comparaison des chapitres dédiés aux particules dans ces trois traités suscite une première remarque, relative aux divergences de leurs logiques taxinomiques internes. Ibn al-Sarrāğ n'adopte pour le chapitre des particules qu'une brève présentation morphologique classée selon le nombre de leurs segments (bilitères, trilitères, etc. : *Uṣūl*, II, p. 206-221), leurs fonctions ayant généralement été abordées à travers l'étude syntaxique du nom ou du verbe. Chez Ibn Bābašād et Zamaḥṣarī, les chapitres des particules apparaissent considérablement plus détaillés et développés : alors que celui-ci en énumère les différents types selon un classement sémantique, distinguant leurs fonctions (prépositions, particules de coordination, etc. : *Mufaṣṣal*, p. 283-335), celui-là multiplie encore davantage les subdivisions particulières, classant d'abord les particules selon qu'elles régissent ou non, et en ce dernier cas, selon leur fonction syntaxique (coordination, condition, etc.), voire morphosémantique (affixe de féminin, de cas, etc. : *Muqaddima*, p. 215-279).

Proportionnelle à cette précision, l'extension de la particule est moindre chez Ibn al-Sarrāğ que chez ses successeurs, mais plus intégrante chez Ibn Bābašād que chez Zamaḥṣarī, qui lui est postérieur. Relativement à la recension d'Ibn al-Sarrāğ, les éléments ajoutés aux particules par les deux grammairiens ultérieurs sont :

- le suffixe *-t* de 3^e personne du féminin singulier du verbe accompli :
Chez Ibn al-Sarrāğ, aucune des marques de féminin des noms ne figure dans la liste des particules. Quant au *tā'* du féminin de la 3^e personne du singulier du verbe accompli, si Ibn al-Sarrāğ ne le mentionne pas parmi les particules monolitères, il le distingue des autres suffixes d'accompli, considérés comme des pronoms et relevant de la catégorie des noms ; ce faisant, il le désigne par

le terme de *‘alāma*, « marque » (*Uṣūl*, II, p. 115). Selon l’analyse des grammairiens arabes, en effet, les formes verbales de 3e personne ne comportent pas de pronoms sujets morphologiquement apparents, puisqu’elles peuvent être suivies d’un sujet nominal : le suffixe accompli *-t*, qui s’ajoute à la base verbale, ne peut être interprété comme un pronom, car alors, une phrase telle que « *ḍarabat Laylā* » (*Laylā* a frappé) aurait deux sujets (voir Kouloughli 2007, p. 192). Ibn Bābašād rattache pour sa part aux particules non seulement ce *-t* de 3e personne du singulier féminin du verbe accompli, mais encore les marques de féminin singulier des noms : *tāʾ*, *alif maqṣūra* et *alif mamdūda*, « particules de féminin » (*Muqaddima*, p. 270). Zamaḥṣarī, moins audacieux, ne mentionne pas au chapitre des particules ces marques du féminin des noms, mais seul le suffixe *-t* de féminin singulier de la 3e personne du verbe accompli (*Mufaṣṣal*, p. 328).

- les suffixes *nūn-s* dits de « renforcement » (*tawkid*) du verbe inaccompli :
Alors que chez Ibn al-Sarrāḡ, ces éléments ne figurent pas dans le recensement des particules et ne sont cités qu’au chapitre des verbes, dans le sous-chapitre relatif aux verbes invariables (*Uṣūl*, II, p. 199), comme s’il s’agissait de suffixes morphologiques, Ibn Bābašād fait de ces *nūn-s* des « particules de renforcement » (*Muqaddima*, p. 271), interprétation reprise par Zamaḥṣarī, qui les classe dans le chapitre de la particule (*Muqaddima*, p. 330).
- le *tanwīn* :
De même, alors que le *tanwīn* ne figure pas dans la recension particulière du *Uṣūl*, Ibn Bābašād l’interprète comme une « particule d’indéfinitude » (*ḥarf al-tankīr* : *Muqaddima*, p. 272). À noter que cette interprétation est originale, dans la mesure où la théorie canonique y voit fondamentalement une marque de « statut nominal plein » (*tamakkun*, litt. « pleine capacité »), affectant les noms susceptibles d’exhiber un inventaire complet de flexions casuelles (voir KOULOUGHLI 2001, p. 21). Zamaḥṣarī compte lui aussi ce suffixe au nombre des particules (*Mufaṣṣal*, p. 328).

Quant aux particules figurant dans le classement de la *Muqaddima*, mais absentes de ceux du *Uṣūl* et du *Mufaṣṣal*, il s’agit :

- du suffixe de relation (*nisba*) :
Chez Ibn al-Sarrāḡ, le double *yāʾ* de relation n’est pas recensé dans la rubrique relative aux mots bilitères (*Uṣūl*, III, p. 171), pas plus qu’il n’apparaît dans le chapitre particulière du *Mufaṣṣal*. Ibn Bābašād, par contre, voit dans ce double *yāʾ* une « particule de relation » (*Muqaddima*, p. 273), qui soumet aux « règles du mot dérivé » (*ḥukm al-muštaqq*) un nom substantif figé pour en faire un qualificatif et qui en réassume la marque casuelle.
- des préfixes personnels du verbe inaccompli :
Rappelons tout d’abord que contrairement aux suffixes d’accompli, exprimant à l’instar des préfixes d’inaccompli la personne du sujet verbal, ces derniers ne sont pas interprétés par la tradition grammaticale arabe comme des pronoms sujets, en raison de leur position en tête du verbe (voir KOULOUGHLI 2007, p. 40-41) : celui-ci devant nécessairement précéder son sujet, on postule l’existence d’un « pronom caché » (*ḍamīr mustatir*) sujet ; à la 3e personne, le sujet peut être explicite, sous la forme d’un nom qui suit ce verbe. La dénomination des préfixes personnels varie alors selon les grammairiens : reste à savoir si cette variation terminologique correspond à des analyses différentes, ce en quoi la taxinomie peut se révéler un indice significatif. Ainsi, chez Ibn al-Sarrāḡ (*Uṣūl*, I, p. 39) et Zamaḥṣarī (*Mufaṣṣal*, p. 244), ils sont désignés par le terme d’« augments » (*zawāʾid*). La notion d’« augmentation » (*ziyāda*) relève de la morphologie et figure dans les traités grammaticaux au sein de la section de morphophonologie (*taṣrīf* : voir BOHAS et GUILLAUME 1984, p. 169) : elle consiste à ajouter aux « bases » (*abniya aṣliyya* : schèmes fondamentaux, en nombre limité) du lexique arabe

un ou plusieurs des segments augmentatifs (*alif*, *wāw*, *yāʾ*, ...) afin de former à partir de mots d'une racine donnée d'autres mots morphologiquement et sémantiquement dérivés. L'usage d'une terminologie morphologique pour caractériser les préfixes d'inaccompli par rapport au verbe donne à penser qu'ils ne constituent pas en eux-mêmes une partie du discours : ce que confirme leur absence du chapitre des particules chez Ibn al-Sarrāğ et Zamaḥṣārī, les préfixes ne pouvant par ailleurs être des noms sujets pour la raison évoquée, pas plus que des verbes, puisqu'ils n'indiquent pas de temps. Ibn Bābašād (*Muqaddima*, p. 267) parle quant à lui de « *ḥarf muḍāraʿa* », dénomination qui intervient dans le cadre d'un chapitre sur la particule, partie du discours opposée au nom et au verbe, et où, dès lors, « *ḥarf* » est clairement employé dans le sens de « particule », ici d' « inaccompli ».

- des marques de cas et de modes :

Aucun de ces éléments ne figure au sein des listes de particules composées par Ibn al-Sarrāğ et Zamaḥṣārī, mais Ibn Bābašād recense en tant que « particules de marquage casuel et modal » (*ḥurūf al-iʿrāb* : *Muqaddima*, p. 267) les glides (*yāʾ*, *wāw* et *alif*) servant à l'allongement vocalique des marques casuelles des « six noms » et à la formation du duel et du pluriel externe des noms, variables selon les cas, ainsi que le *nūn* du verbe inaccompli indicatif dans les formes à suffixes longs, *nūn* dont l'absence caractérise l'apocopé et le subjonctif.

De cette comparaison taxinomique, il ressort que la particule, outre que dès l'origine de la grammaire arabe, elle peut être graphiquement dépendante d'une autre partie du discours (de même que certains pronoms), voit son extension évoluer au fil du temps, jusqu'à recouvrir nombre de morphèmes grammaticaux. L'évolution taxinomique constatée nous renvoie alors à la définition de cette partie du discours chez les grammairiens concernés. Si celle d'Ibn al-Sarrāğ est prédicative, Ibn Bābašād et Zamaḥṣārī adoptent une définition sémantique, qui a cours depuis le milieu du IV^e/X^e siècle, notamment dans le *Kitāb al-iḍāḥ fī ʿilal al-naḥw* de Zağğāğī (m. 337/949) : « *al-ḥarf mā abāna/dalla ʿalā maʿnan fī ḡayri-hi* » (la particule est ce qui manifeste/renvoie à une signification en autre chose ; *Muqaddima*, p. 215, *Mufaṣṣal*, p. 283). Comme le souligne J.-P. Guillaume (1988, p. 28), une telle présentation, faisant appel à la notion de consignification, dénote une influence de la tradition logico-grammaticale grecque : celle-ci oppose les lexèmes nominaux et verbaux, de signification pleine, autonome, à des éléments de signification adjacente, purement grammaticale, qui « consignent » (traduction du verbe « *sussēmainein* », présent par exemple chez Apollonius Dyscole¹) et auxquels Priscien se réfère par le terme de syncatégorèmes (voir LALLOT 2003, p. 9-10). À noter qu'Ibn Bābašād fait preuve d'un souci de précision supérieur à celui de Zamaḥṣārī en complétant cette définition sémantique d'après la définition logico-sémantique d'Ibn al-Sarrāğ : « [...] et n'est pas l'un des deux termes de la phrase, contrairement au nom et au verbe » (*ğuzʾay al-ğumla*, ici, « énoncé minimal »). Autrement dit, la particule ne peut être ni prédicande ni prédicat.

La question soulevée relativement à l'extension de la particule par les divergences de classement des affixes susmentionnés entre les trois grammairiens ne peut néanmoins se résoudre par la considération de ces seules définitions. En effet, aucun de ces affixes ne

1. Grammairien grec du II^e siècle, duquel nous sont parvenus un traité de syntaxe et trois monographies sur les pronoms, les adverbes et les conjonctions.

peut être prédicande ni prédicat, et tous renvoient à une signification non en eux-mêmes mais en autre chose, dans la mesure où cette signification (féminin, valeur intensive, etc.) est purement grammaticale et non pleine, autonome. L'attribution du statut de particules aux affixes en question implique cependant qu'ils soient considérés comme des mots, puisque les particules constituent avec les noms et les verbes les trois catégories de mots (*kalim*) de la langue. Autrement dit, même s'ils répondent à la définition de la particule, leur intégration dans sa catégorie dépend de leur conformité à la définition du mot. Or, Zamaḥṣārī est le premier grammairien arabe à définir le mot (*kalima*), avant d'aborder les parties du discours : « *al-kalima hiya l-lafza l-dālla 'alā ma'nan mufrad bi-l-waḍ'* » (le mot est la forme qui renvoie à une signification simple par convention ; *Mufaṣṣal*, p. 6) ². D'après le commentaire de Raḍī al-Dīn al-Astarābādī (m. 685/1287) reprenant cette définition dans son *Šarḥ al-Kāfiya*, il faut entendre par « signification simple » : « *al-ma'nā-llaḍī lā yadull ǧuz' lafzi-hi 'alā ǧuz'i-hi* » (signifié tel qu'aucune de ses parties n'est signifiée par une partie du signifiant ; *ŠKāfiya*, I, p. 22). Cette définition correspond, en grammaire moderne, au morphème, plus petite unité porteuse de sens qu'il soit possible d'isoler dans un énoncé. Dès lors, les particules peuvent être assimilées aux morphèmes grammaticaux, s'opposant aux morphèmes lexicaux ou lexèmes. Le classement au sein des particules du suffixe féminin de 3e personne accomplie, des *nūn*-s de renforcement et du *tanwīn*, morphèmes grammaticaux liés et flexionnels, se justifie si l'on admet la définition que Zamaḥṣārī donne du « mot ». En revanche, qu'un grammairien comme Ibn Bābašād, antérieur à cette première définition du mot, propose une représentation taxinomique des particules conforme à une conception morphémique de cette catégorie de mots, donc du mot en général, et se montre même plus cohérent en la matière que l'auteur de ladite définition, qui exclut du chapitre particulaire le suffixe de relation, les préfixes personnels d'inaccompli et les marques de cas et de modes, suscite deux questions. D'une part, celle d'un éventuel rôle heuristique de la taxinomie : puisque Zamaḥṣārī n'a pas déduit sa taxinomie extensive des particules de sa définition morphémique du mot, son prédécesseur offrant avant cette invention un classement encore plus intégrateur, est-ce la réflexion taxinomique des grammairiens sur ce qu'il convenait de classer parmi les particules qui a induit une définition morphémique du mot, une innovation théorique ? D'autre part, se pose la question des difficultés soulevées par ce séquençage des unités linguistiques et parasitant la cohérence de son application.

Le séquençage des unités de langue : raisons graphiques, sémantiques et morphophonologiques

Avant d'intégrer au problème de la définition du mot les informations par nous tirées d'Ibn Bābašād, retraçons brièvement les données mises à jour par l'étude synthétique de J.-P. Guillaume (2011).

2. L'hypothèse d'une influence de la définition du nom et du verbe comme signifiant par eux-mêmes chez Aristote est envisagée par GUILLAUME (2011, p. 52-55).

De Zamaḥṣarī à Raḍī al-Dīn al-Astarābādī...

Raḍī al-Dīn al-Astarābādī, à qui l'on doit justement l'explicitation dans un sens morphémique de la définition du mot chez Zamaḥṣarī, est le premier à clairement poser les difficultés liées à une telle acception. En l'absence d'un critère d'indépendance graphique, celles-ci sont d'ordre syntaxique et morpho-phonologique. Tirant les conséquences de la définition morphémique du mot, Raḍī al-Dīn al-Astarābādī considère comme tels les suffixes nominaux de nombre, les suffixes d'adjectif de relation, les préfixes personnels du verbe inaccompli, les suffixes du féminin singulier des noms et le *tanwīn*, dans la mesure où ils ont une signification propre. Chacun de ces éléments forme avec le mot auquel il est affixé un ensemble de deux mots, assimilés pourtant à un unique mot, « composé » (*murakkab*), de par « l'étroitesse de leur imbrication » (*šiddat al-imtizāğ*) et « le manque d'autonomie des segments phonologiques liés » (*‘adam istiqlāl al-ḥurūf al-muttaṣila*), preuve en est l'adjonction de la marque de cas ou de mode à cette composition (*ŠKāfiya*, I, p. 25-26).

Manifestant le paradoxe que représente au regard de la définition morphémique du mot la conception traditionnelle de ces marques casuelles comme délimitant la fin d'un tel élément (« *awāḥir al-kalim* », « les finales des mots » : voir *Īdāh*, p. 76), il étend aux dites marques cette définition du mot, statut jusqu'alors inédit pour ces voyelles brèves qui ne sont même pas des segments graphiques (GUILLAUME 2011, p. 62-63).

Allant plus loin encore, il s'interroge sur la possibilité d'appréhender comme deux mots distincts les consonnes (*ḥurūf*) de la racine et le schème (*wazn*), puisqu'ils correspondent chacun à une unité phonétiquement isolable : signifiant (*lafẓ*), renvoyant à une signification propre ou signifié (*ma‘nan*). Dans un verbe par exemple, la racine exprime un événement (*ḥadat*) et le schème un temps. De même, les schèmes nominaux de diminutif, de pluriel interne, de participe actif, etc., ajoutent une valeur définie à la notion véhiculée par la racine. Raḍī al-Dīn al-Astarābādī résout la difficulté posée par le degré d'abstraction qu'inclurait alors le concept de mot en proposant de ne distinguer comme signifiants au sein d'un mot « composé » (*murakkab*) que les parties significatives « se succédant » (*muta‘aqqib*) les unes aux autres et non des parties « phonétiquement simultanées » (*masmū‘ān ma‘an* : *ŠKāfiya*, I, p. 26 et GUILLAUME 2011, p. 66-67). Autrement dit, la définition du mot sous-entend un signifiant continu.

À ce propos, J.-P. Guillaume (2011, p. 58-60) note que la définition du mot formulée par Zamaḥṣarī et précisée par ses successeurs repose sur un strict parallélisme entre forme et signification. Une telle conception s'enracine dans l'idée absolutisée par Ğurğānī (m. 470/1078) d'une stricte corrélation fonctionnelle entre *lafẓ* et *ma‘nā* (voir KOULOUGHLI 1983).

En conclusion de ce résumé de l'apport de Raḍī al-Dīn al-Astarābādī à la question de la définition du mot, soulignons que ce grammairien, en manifestant les confusions graphiques, syntaxiques, morphologiques et phonologiques au milieu desquelles elle s'insère, éclaire le manque de conséquence dont fait preuve Zamaḥṣarī dans son application inaboutie de cette définition à la recension des particules. Par ailleurs, les développements

définatoires de Raḍī al-Dīn al-Astarābādī semblent, dans une finesse paradoxale, tendre à abolir la pertinence du concept du mot, paradoxe que confirme l'étape du processus que nous allons maintenant intégrer à ce panorama.

... Et retour à Ibn Bābašād

Ibn Bābašād, en effet, avant la formulation par Zamaḥṣarī de cette définition, propose une taxinomie des particules plus conforme que celle du *Mufaṣṣal* aux ultimes conséquences qu'en tirera Raḍī al-Dīn al-Astarābādī, mais par ailleurs maintient un certain flou quant à la distinction entre mot et morphème.

Nous avons vu qu'il intègre à un chapitre des particules, où « *ḥarf* » désigne alors une partie du discours, des morphèmes grammaticaux considérés comme des « mots » par le seul Raḍī al-Dīn al-Astarābādī. De fait, son commentaire justifiant l'appellation de « *ḥarf* », originellement synonyme de « *ṭaraf* » (« bord, extrémité »), pour cette partie du discours au motif qu'il s'agit sémantiquement de l'« extrémité » de l'élément dans lequel elle prend sens (*Muqaddima*, p. 215) tend vers une conception morphémique de la particule, assimilée à un constituant du lemme.

Déjà, le suffixe de relation est explicitement classé au nombre des particules (*Muqaddima*, p. 273). Selon M. Carter (2004, p. 92-93), Sībawayhi présente comme ayant « le statut d'un unique nom » (*manzilat ism wāḥid*), c'est-à-dire comme substituable à un nom simple, la composition d'un nom et d'une marque de féminin ou d'un nom et du suffixe de relation, au même titre que les noms composés, les syntagmes d'annexion nominale ou encore les subordonnées. Une telle analyse suggère que Sībawayhi voit dans les suffixes de féminin et de relation des mots à part entière. Toutefois, ni Ibn al-Sarrāḡ ni Zamaḥṣarī n'incluent le second dans les particules, quoique Zamaḥṣarī compare son affixation à celle du *tā'* de féminin (*Mufaṣṣal*, p. 206), rangé, lui, dans les particules.

Plus originale est l'intégration aux particules des préfixes personnels de l'inaccompli (*Muqaddima*, p. 267). Leur relative autonomie de mots ressort du commentaire d'Ibn Bābašād sur leur rôle sémantique : « c'est par ces particules que ce verbe est devenu semblable (*muḍāri'*) au nom, parce qu'il a admis deux significations (*ma'nayayn*) » (*Muqaddima*, p. 201). En tant que particules, éléments « signifiants » même si seulement « en autre chose », les préfixes d'inaccompli confèrent au verbe une signification particulière : en l'occurrence, une valeur présente ou future, qui le fait « ressembler » au participe actif, d'où sa flexibilité. À noter qu'un grammairien tel que Kisā'i (m. 189/805) va jusqu'à faire d'un tel préfixe le régissant de l'indicatif du verbe inaccompli (voir *Inṣāf*, p. 437).

Enfin, Ibn Bābašād consacre une sous-rubrique aux « particules de cas et de modes » (*Muqaddima*, p. 267), glides intervenant dans le marquage casuel de certains noms et, au même titre que le *nūn*, dans le marquage modal des verbes. Notons que s'il ne réserve pas de rubrique dans le chapitre de la particule aux suffixes nominaux de nombre, c'est qu'il les analyse comme marques à la fois de nombre et de cas, ainsi qu'il apparaît lors de l'étude des particularités du marquage casuel des noms explicites (*Muqaddima*, p. 133). Cette précision est d'ailleurs rattachée à une controverse sur l'interprétation des « *ḥurūf al-i'rāb* » illustrant

l'ambiguïté du terme de « *ḥarf* ». Ibn Bābašāḍ, au sujet du duel, se revendique en effet de la doctrine de Sībawayhi (*Muqaddima*, p. 128-129). Selon Ibn al-Anbārī (m. 576/1181 ; *Inṣāf*, p. 25-33), toutefois, Sībawayhi désigne par *ḥarf al-i'rāb* « la dernière lettre du mot » (*āḥir ḥarf al-kalima*), porteuse de la marque de cas, telle le *dāl* de « *Zayd* ». Ibn al-Anbārī explique que la terminaison considérée ne peut être une marque de cas, puisque sa suppression « perturbe la signification du mot » (*yuḥill bi-ma'nā l-kalima*), oblitérant la valeur de duel et de pluriel, contrairement à la chute des marques de cas que constituent les voyelles brèves. L'interprétation d'Ibn Bābašāḍ diverge donc de la doctrine de Sībawayhi telle qu'elle est transmise par Ibn al-Anbārī, puisqu'il fait de chacun des suffixes en question des lettres (*ḥurūf*) spécifiques au marquage casuel en tant que marques (*alāma*) de cas et non supports de voyelles casuelles brèves sous-jacentes (« *lā i'rāb fī-hā lā zāhir wa-lā muqaddar* »). Son analyse de ces suffixes comme marques à la fois de cas et de nombre évite l'objection d'Ibn al-Anbārī. Dans ce cadre interprétatif innovant, Ibn Bābašāḍ adopte une conception personnelle des « *ḥurūf al-i'rāb* », où le terme de « *ḥarf* » semble prendre le sens particulier de « particule », les éléments considérés constituant une rubrique du chapitre des particules.

Ibn Bābašāḍ ne compte par contre pas au nombre de ces particules de flexion les morphèmes grammaticaux correspondant à une voyelle brève, dans l'idée sans doute que la particule, définie comme « l'extrémité (*ṭaraf*) d'un élément [lexical] », doit constituer un prolongement graphique de celui-ci, donc appartenir aux « lettres de l'alphabet » (*ḥurūf al-ḥiḡā'*), où « *ḥarf* » renvoie à un segment graphique.

Bien que la présentation de la *Muqaddima* présuppose une avancée dans la conception du mot et annonce les développements théoriques proposés par Zamahšarī dans le sens d'une définition morphémique du mot, Ibn Bābašāḍ reste parfois ambigu quant aux frontières des diverses parties du discours. Listant les caractéristiques (*ḥawāṣṣ*) du nom, il établit quatre divisions, selon que ces caractéristiques concernent : 1) son initiale (« *min awwali-hi* ») : prépositions, particules d'interpellation et article ; 2) sa terminaison (« *min āhiri-hi* ») : *tanwīn* de statut nominal plein et d'indéfinitude, duel et pluriel mutant [en fonction du cas], *tā'* du féminin changé en *hā'* à la pause, les deux *alif*-s de féminin, les deux *yā'*-s de relation ; 3) l'ensemble du nom (« *min ġumlati-hi* » : [schèmes de] diminutif, de pluriel interne, de pronom ; 4) sa signification (« *min ma'nā-hu* ») : prédicande, sujet, complément, défini, indéfini, qualifié (*Muqaddima*, p. 189). La 1re et la 2e caractéristiques concernent la syntaxe, ici relation entre le nom et des particules, puisque les éléments listés sont plus loin classés dans le chapitre de la particule. La 3e caractéristique est purement morphologique, ne concernant que le nom. La 4e relève de la syntaxe envisagée du point de vue du sémantisme du nom, celui de sa fonction dans la phrase, de sa détermination ou de sa qualification. Cependant, Ibn Bābašāḍ ne distingue pas explicitement ces différents niveaux, leur énumération successive au sujet du nom suggérant ici l'appartenance des deux premières séries d'éléments à la morphologie nominale. De fait, contrairement à la conception d'Ibn Bābašāḍ mise à jour dans le chapitre des particules, et qui implique de rattacher à la syntaxe, étude des relations entre mots, l'analyse du duel, du pluriel externe,

du féminin ou de l'adjectif de relation, ces questions sont traditionnellement intégrées à la morphologie. Chez Ibn al-Sarrāğ par exemple, ces schèmes sont présentés comme « ce qui affecte le corps même des mots » (*mā yalḥaq al-kalim fī dāti-hā* : *Uṣūl*, II, p. 406) et correspondent ainsi à la définition introductive du *taṣrīf* par opposition à l'*i'rāb*, marquage casuel ou modal modifiant la terminaison des mots (*Uṣūl*, I, p. 43-44). La même ambiguïté règne dans l'exposition par Ibn Bābašād des caractéristiques du verbe (*Muqaddima*, p. 212).

En tout état de cause, tant la présentation des caractéristiques du nom et du verbe chez Ibn Bābašād que sa taxinomie particulière remettent en question les frontières de l'opposition traditionnelle entre syntaxe et morphologie.

Conclusion

En conclusion de ces réflexions sur les aléas de l'appréhension du « mot » dans la tradition grammaticale arabe, il convient de s'interroger sur la valeur de ce concept. En effet, l'exemple de la *Muqaddima* d'Ibn Bābašād témoigne de ce que l'absence d'une définition du mot et la plus grande imprécision quant aux frontières entre les parties du discours, donc entre syntaxe et morphologie, n'entravent pas une appréhension fine des unités morphémiques, manifestée dans la taxinomie. La première définition du mot proposée par Zamaḥṣarī, justement morphémique, induit au contraire, en raison de son incompatibilité avec une conception empirique des mots comme unités graphiques ou sémantiques, une régression quant à la cohérence de représentation de certains morphèmes et à leur visibilité. Après avoir mis à jour ces obstacles à l'intuition du mot, Raḍī al-Dīn al-Astarābādī y pose d'ailleurs une limite un peu arbitraire (l'idée qu'un signifiant doit être continu). En tout état de cause, la distinction entre *kalim* et *zawā'id* n'ayant jamais eu de statut réellement important dans la tradition arabe (GUILLAUME 2011, p. 66), son abolition théorique par Raḍī al-Dīn al-Astarābādī aboutit à une appréhension morphémique des unités linguistiques déjà développée taxinomiquement et en l'absence d'un concept de « mot » par Ibn Bābašād.

Bibliographie

Abréviations

İdāh = Zağğāğī (al-), ‘Abd al-Raḥmān b. Ishāq, *Kitāb al-īdāh fī ‘ilal al-naḥw*.

Inṣāf = Ibn al-Anbārī, ‘Abd al-Raḥmān b. Muḥammad, *al-Inṣāf fī masā’il al-ḥilāf bayna l-naḥwiyyīn*.

Kitāb = Sībawayhi, ‘Amr b. ‘Uṭmān, *al-Kitāb*.

Mufaṣṣal = Zamaḥṣarī (al-), Maḥmūd b. ‘Umar, *Kitāb al-Mufaṣṣal fī ‘ilm al-‘arabiyya*.

Muqaddima = Ibn Bābašād, Ṭāhir b. Aḥmad, *Šarḥ al-Muqaddima al-muḥsiba*.

Škāfiya = Astarābādī (al-), Raḍī al-Dīn Muḥammad b. al-Ḥasan, *Šarḥ al-Raḍī ‘alā l-Kāfiya*.

Uṣūl = Ibn al-Sarrāğ, Abū Bakr Muḥammad b. Sahl, *Kitāb al-uṣūl fī l-naḥw*.

Sources primaires

Astarābādī (al-), Raḍī al-Dīn Muḥammad b. al-Ḥasan, *Šarḥ al-Raḍī ‘alā l-Kāfiya*, éd. Yūsuf Ḥasan ‘UMAR, Téhéran, Čāmi‘a Qaryūnis, 1978, 5 vol.

Ibn al-Anbārī, ‘Abd al-Raḥmān b. Muḥammad, *al-Inṣāf fī masā’il al-ḥilāf bayna l-naḥwiyyīn*, éd. Čawdat Mabruk Muḥammad MABRŪK et Ramaḍān ‘ABD AL-TAWWĀB, Le Caire, Maktaba al-Ḥānğī, 2002.

Ibn Bābašād, Ṭāhir b. Aḥmad, *Šarḥ al-Muqaddima al-muḥsiba*, éd. Ḥālid ‘ABD AL-KARĪM, Koweït, al-Maṭba‘a al-‘ašriyya, s. d.

Ibn al-Sarrāğ, Abū Bakr Muḥammad b. Sahl, *Kitāb al-uṣūl fī l-naḥw*, éd. ‘Abd al-Ḥusayn FATLĪ, Beyrouth, Mu’assasat al-risāla, 1988, 3 vol.

Sībawayhi, ‘Amr b. ‘Uṭmān, *al-Kitāb*, éd. ‘Abd al-Salām Muḥammad HĀRŪN, Le Caire, Maktabat al-Ḥānğī, 1988, 5 vol.

Zağğāğī (al-), ‘Abd al-Raḥmān b. Ishāq, *Kitāb al-īdāh fī ‘ilal al-naḥw*, éd. Māzin AL-MUBĀRAK, Beyrouth, Dār al-nafā’is, 1996.

Zamaḥṣarī (al-), Maḥmūd b. ‘Umar, *Kitāb al-mufaṣṣal fī ‘ilm al-‘arabiyya*, Beyrouth, Dār al-ğīl, 1996.

Études

BOHAS Georges et GUILLAUME Jean-Patrick 1984, *Étude des théories des grammairiens arabes*, Damas, IFEAD.

CARTER Michael G. 2004, *Sībawayhi*, Londres, New York, I.B. Tauris & Co.

GUILLAUME Jean-Patrick 1988, « Le discours tout entier est nom, verbe et particule : élaboration et constitution de la théorie des parties du discours dans la tradition grammaticale arabe », *Langages* 92, p. 25-36.

GUILLAUME Jean-Patrick 2011, « Defining the Word within the Arabic Grammatical Tradition: ‘Astarābādī’s Predicament », in Guiliano LANCIONI et Lidia BETTINI (éd.), *The Word in Arabic*, Leiden/Boston, Brill, p. 49-68.

KOULOUGHLI Djamel Eddine 1983, « À propos de *lafz* et *ma’nā* », *Bulletin d’Études Orientales* 35, p. 43-63.

KOULOUGHLI Djamel Eddine 2001, « Sur le statut linguistique du *tanwīn* : contribution à l’étude du système déterminatif en arabe », *Arabica* 48, p. 20-50.

KOULOUGHLI Djamel 2007, *Le résumé de la grammaire arabe par Zamaḥṣarī*, Lyon, ENS Éditions.

LALLOT Jean 2003, « À propos des syncatégorèmes : consignification et signification adjacente dans la tradition logicogrammaticale grecque », *Histoire, épistémologie, langage* 25/2, p. 9-32.